

Les chroniques désabusées 3

Le carcan superstitieux 1

Lorsque l'on connaît un tant soit peu le monde chinois traditionnel, on ne peut manquer de noter à quel point des superstitions de tous ordres peuplaient les cerveaux des Fils du Ciel : superstitions relatives au calendrier, à la géomancie, à l'astrologie, à la divination, aux « religions » locales, à l'habitat, au mariage, à la sexualité, à la naissance, à la mort, aux pratiques médicales, et associées, à la sorcellerie, etc... Les génies censés être partout présents_ même les tinettes avaient leur divinité tutélaire ! _ suscitaient un intense commerce de la part des humains qui cherchaient à se les concilier pour attirer la chance ou se protéger contre les influences néfastes. Ainsi, tel particulier gêné par le toit trop haut d'un voisin faisait appel au « Maréchal des tuiles » pour protéger son « Fengshui ». Le monde de la nature recelait bien évidemment ses myriades d'entités bénéfiques ou malfaisantes : bestiaire fantastique, génies, âmes errantes, diables et démons de toutes sortes, esprits renards... dont il fallait se prémunir par des rituels divers et variés. Au XIXème siècle, le Père Doré, missionnaire en Chine, a dressé le catalogue impressionnant de ces croyances bizarres dans lesquels, du berceau à la tombe, les Chinois étaient englués (1).

Pour avoir partagé pendant quelques années le quotidien d'une famille chinoise, je peux dire que tout cela continue comme avant pour une grande partie de la population tant il est vrai que la période Mao Zidong ne semble avoir été qu'une parenthèse dans l'histoire de la Chine. Il en résulte une naïveté atavique que soulignaient déjà les voyageurs européens aux siècles passés. Pour s'en convaincre, il suffira de lire par exemple les comptes rendus de catastrophes naturelles, tels ces cas de sécheresse ou de pluies diluviennes que l'on attribuait encore au XXème siècle aux caprices d'un dragon local. Le mandarin et les notables partaient alors en procession dans un tintamarre de gongs et de cymbales pour revenir triomphalement avec... un lézard ou une autre bestiole qui était ensuite traitée avec la plus haute déférence ou la plus implacable des sévérités ! Les Boxeurs des célèbres 55 jours de Pékin illustrèrent parfaitement cette tendance marquée à la crédulité. Obnubilés par la conviction en leur invulnérabilité, ils étaient tout étonnés d'être fauchés par la mitraille ou transpercés par une baïonnette... Malgré leur masse, ils ne connurent aucun succès lors du siège des légations et même dans celui de la cathédrale du Beitang pourtant seulement défendue par une poignée de marins bretons. Bref, cette inefficacité s'explique en très grande partie par le carcan des superstitions, sorte de cangue mentale à l'épreuve des faits : cela ne marche pas, mais on continue quand même des fois que la recette aurait été mal appliquée... Cette même tendance explique selon moi la prégnance de certains exercices martiaux chargés de contenus magiques tels ces boxes du sud de la Chine fondée sur l'imitation du monde animal et dont l'origine est de toute évidence chamanique. Que fera le spécialiste de la boxe de la « mangouste » ou de « l'âne ivre » face à un boxeur thaï ? Pas plus que ses prédécesseurs qui s'y sont déjà risqués... La même constatation est vraie pour le Taiji quan moderne dont on connaît la réputation fantastique renforcée par une dimension cosmogonique puisée dans les plus prestigieuses classiques de la sagesse chinoise. Précisons au passage que c'est sur ces mêmes classiques que fut fondée une des bureaucraties les plus ubuesques que le monde ait connu. Car les lettrés eux-mêmes, formatés dans l'exégèse de ces textes sacrés, étaient prisonniers d'une pensée en circuit fermé qui immobilisa comme on le sait les élites de l'empire du Milieu au cours des derniers siècles de son existence. Dans le domaine des arts martiaux, un des résultats les plus visibles de cette tournure d'esprit stérile nous est donné par l'édifice tarabiscoté du Taiji quan théorique, celui des traités et de leurs sentences qu'une cohorte d'auteurs continue aujourd'hui encore, à chaque nouvelle publication sur le sujet, de rabâcher. Et de là, cette formidable distance séparant cet art martial idéalisé de la réalité première du combat. Redisons-le, en ce qui concerne le Taiji quan moderne, et j'inclue dans cette dénomination les pseudo styles traditionnels de Yang ancien et autres fumisteries, la dimension martiale relève pour une grande part du mythe. Certes, jadis, un certain bon sens paysans a dû procurer une certaine

combativité aux miliciens du clan Chen. Pour ce qui est des officiers du Shenji ying, ceux-là étaient *a fortiori* directement concernés par la chose militaire. Mais après, qu'a-t-on fait sinon scruter les classiques et appliquer des formules absconses à la pratique de tel ou tel enchaînement dans l'espoir de trouver les recettes mystiques de l'efficacité et de la longue vie ? Ne retrouve-t-on pas dans la nébuleuse « Taichi » l'esprit superstitieux et le goût des formules toutes faites que je viens d'évoquer ? Les exemples de Huang Xingxian et consorts montrent combien la réputation du Taiji quan est usurpée. Plus sérieux, le combat de Wu Gongyi met quant à lui en évidence le caractère extrêmement frustré du « Taichi de combat » au début des années cinquante. Comment expliquer cela ? Par une décadence de cette pratique qui fut modifiée au début du XX^{ème} siècle pour l'adapter à un public sédentaire peu désireux de prendre des coups ? C'est ce que laisse penser la comparaison technique des styles Wu et Yang avec, par exemple, la Quanyou laojia. Quoiqu'il en soit, il faut reconnaître que l'initiative de Wu Gongyi a permis, à Hong Kong notamment, l'essor d'une pratique de combat qui n'a depuis cessé de progresser car il est clair que nous sommes aujourd'hui bien loin des piètres match « full-contact » qui se disputaient, tous styles confondus, dans l'ex colonie britannique ou à Formose au cours des années 1970. Rappelons que ces rencontres faisaient à l'époque doucement rigoler les Thaïlandais ou les pratiquants de karaté Kyokushinkai qui, invariablement, en massacraient les champions. Le niveau a progressé non pas grâce aux *nei gong*, formes rapides et autres recettes traditionnelles remises au goût du jour mais bien sous l'influence des sports de combat occidentaux qui ont, par ailleurs, régénérés les arts martiaux dans ce que l'on appelle désormais les *mixed martial arts*. Bien sûr, on peut encore continuer à se référer aux traditions des classiques et privilégier la « dimension énergétique » mais se sera pour les uns la preuve d'une mentalité crédule et rêveuse alors que pour d'autres il ne s'agira que d'une manière habile de coller à la clientèle en suivant la mode. Car un des grands paradoxes de notre époque prétendument « moderne » est de voir par le biais du New Age grandir un intérêt assez bête pour des croyances qui constituèrent en Asie, et particulièrement en Chine, le plus formidable obstacle au progrès. C'est ainsi, qu'apparaissent dans nos contrées des officines de Fengshui, cette prétendue science chinoise de la géomancie dont les principes sont souvent cocasses. Par exemple, il faut savoir que les mauvais esprits, souffles pervers et autres influences pernicieuses ne se déplacent qu'en ligne droite ! Pour s'en protéger, il suffirait donc d'installer une cloison devant l'entrée de sa demeure, de placer sa porte obliquement par rapport à la rue ou bien d'emprunter un chemin tortueux ce qui a pour effet, paraît-il, de semer ces entités malfaisantes. Le bel arrondi du pont du Palais d'Été aurait de cette façon été suscité par ce type de croyances navrantes, les promeneurs sachant bien qu'en l'empruntant, ils étaient sûr de semer les éventuels diabolotins à leurs trousses... Au début du XX^{ème} siècle, les observateurs les plus perspicaces de la vie chinoise déploraient l'influence pernicieuse des doctrines du Fengshui qui maintenaient le peuple et les élites dans une dépendance savamment entretenue par les spécialistes en la matière qui vivaient ainsi sur le dos du bon peuple. Que de nos jours l'on puisse voir, par le biais du Fengshui, du qigong ou du Taiji quan, resurgir l'obscurantisme qui perdit la dynastie chinoise des Qing est probablement un signe des temps... (2) En attendant la fin du monde, d'innombrables pratiquants des Taiji quan modernes ou modernisés continuent à rechercher frénétiquement la version ultime de la « boxe du Faîte suprême », art martial supérieur comme chacun sait et, bien sûr, technique de longévité. Mais je laisse cela pour une prochaine chronique...

José Carmona

Écrit le 6 octobre 2007